

NOTE D'INTENTION

Fin 2024 marque pour moi la sidération face au procès Pélicot. L'affaire de viol la plus importante du siècle m'a laissée sans voix. Cela m'a retourné et a suscité en moi beaucoup de colère et d'incompréhension. Mais aussi de la tristesse. De la tristesse face à ce qu'a vécu Gisèle Pélicot et de l'exaspération face à la façon dont elle a été traitée par la défense et certains médias.

C'est à la fin de ce procès et au début de celui de Christophe Ruggia que m'est venu le besoin d'écrire. *Pourpre* est le fruit de recherches auprès d'associations d'aide aux victimes et de démarches pour comprendre le système de dépôt de plainte. J'ai eu le besoin de mettre la victime au centre des préoccupations et de prendre son point de vue pour entrer en empathie avec elle, sans parler des circonstances de son viol.

Le but est de montrer comment une victime de viol se sent et comment elle est traitée par les personnes qu'elle rencontre : une amie, un système. *Pourpre* ne parle pas. La parole est très importante dans ces cas là. Celle de la victime et, pour ici, les mots que prononcent les policiers.

Je choisis de raconter le lendemain d'un viol et non l'agression en elle-même. Je souhaite garder de la pudeur vis-à-vis de *Pourpre*, ne pas la forcer à montrer son corps après ce qu'elle vient de subir. Nous vivons chaque émotion avec elle sans vraiment pouvoir nous échapper. Cette incapacité à partir, elle le ressent aussi. Elle est prisonnière de son corps et n'évolue dans aucun des décors par lesquels elle passe.

Il n'y a pas d'issue ni pour elle, ni pour le spectateur. Nous sommes obligés de vivre tout cela avec elle. Obligés d'être confrontés à ses regards et à ses émotions. Le format court métrage se prête le mieux à cet exercice. Permettre, le temps d'une dizaine de minutes, de regarder la situation en face et de ne pas détourner le regard.

L'isolement de *Pourpre* se matérialisera par des plans serrés avec une courte profondeur de champ et très peu de mouvement. Elle a une attitude passive, elle ne vit pas, elle survit. La caméra sera fixe pour les moments de détachement à son environnement, comme dans son appartement ou à l'hôpital. Elle le sera aussi au commissariat pour le

dépôt de plainte où la situation sera formelle et impossible à fuir. La caméra sera portée sur des instants plus intenses où nous rentrerons en immersion, comme dans la salle de bain, la rue ou les moments de fixation sur le sac en papier.

Ce sac en papier est très présent à l'image mais aussi au son. Il fait du bruit, craque, frotte à chaque instant. C'est un bruit parasite dont elle ne peut se défaire. Symbole du viol qu'elle porte en elle, le sac en papier est omniprésent à l'écran et hors champ.

Le son met en avant Pourpre, son corps et ses ressentis. Il participe à son isolement, en étouffant les voix de certaines personnes et mettant en valeur ses pas, sa respiration, le frottement de ses vêtements. Le son évolue au rythme de ses émotions. Ne disposant pas de la parole de Pourpre, il est un moyen de comprendre son ressenti.

Le rythme est lent. Nous prenons le temps de vivre pleinement ce qu'il se passe à l'écran, même si cela n'est pas agréable. Les coupes sont franches, sans fondu. La passivité de Pourpre dans ses déplacements, dans l'absence de parole, dans son manque de prise de décision est mise en avant par des plans qui durent longtemps.

En montrant le lendemain d'un viol et en me concentrant uniquement sur les ressentis de la victime et la façon dont elle est traitée par la société, j'espère faire comprendre la gravité de la situation et la banalité que certains peuvent en faire. J'espère susciter des discussions et de la remise en question de la part de ceux qui le verront. Pourpre n'a pas pu porter plainte. Ce viol, elle portera toute sa vie. Il n'est pas à minimiser, il faut comprendre la victime et la soutenir.